

RÉCIPROCITÉ TRANSATLANTIQUE, RÉCEPTION NÉERLANDOPHONE, RELIANCES ET DÉLIANCES AUTOUR DE *BATOUALA*

Kathleen GYSSELS*

RÉSUMÉ : Dans cet article, je rappelle d'abord la *liance* (au sens que lui donne Marcel BOLLE DE BAL, 2003) entre Alain Leroy Locke et René Maran afin de mieux comprendre le sous-titre: « véridique histoire nègre » du roman maranien. Ensuite, je m'intéresse aux deux traducteurs de *Batouala* en néerlandais, ma langue maternelle. L'un est un Belge, l'autre un Hollandais, traductions légèrement différentes. Enfin, je m'intéresse à un classique que Maran me semble avoir bien lu, et qui se situe au « cœur de l'Afrique », Joseph Conrad. Ce récit permet encore d'illuminer un dernier nom qui gravite autour de Maran: André Gide. Maran connaissait ce dernier par ses relations au sein de *La Nouvelle Revue Française*. Gide comme Maran font écho à *Heart of Darkness*, la nouvelle conradienne se déroulant au Congo belge. Tant dans le *Voyage au Congo* que *Batouala*, l'autre Congo figure en creux dans la « relation » (au sens de reportage) d'André Gide et des romans coloniaux de George Simenon. En effet, ce dernier situe plusieurs de ses romans dans les Congos (belge et français). Pour finir, je montre que René Maran a été réhabilité après ses démêlés avec la presse au sein de « l'Académie de langue et culture françaises » à Bruxelles.

MOTS-CLÉS : Harlem Renaissance. Slave narrative et sous-titres. Réception dans les pays néerlandophones. L'écho belge. Liance. Déliance. Reliance. Afriphone.

La littérature antillaise actuelle ne se présente plus comme une contestation de la colonisation, comme la revendication d'une humanité noire ou comme une valorisation de l'espace africain. *Nous sommes bien loin de René Maran*. Nous échappons aujourd'hui aux grandes oppositions de la pensée occidentale

* Professeure de littératures caribéennes et africaine-américaine. Université d'Anvers. Antwerpen - Belgique. 2000 - kathleen.gyssels@uantwerpen.be. Comparatiste, elle se consacre aux œuvres d'auteurs restés en marge du canon, et a dirigé des numéros spéciaux sur Léon-Gontran Damas, les Schwarz-Bart, Régine Robin et Hélène Cixous. Diasporas noire et juive s'entremêlent dans sa recherche transdisciplinaire, ainsi que les questions de guerres mémorielles dans la Caraïbe.

et nous essayons de comprendre comment fonctionne le monde antillais. (CHAMOISEAU, 1993, p.44, italique ajouté).

Moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête. (GIDE, 1927, p.27)¹.

Alain Leroy Locke, l'après-Goncourt

Avant que l'Africain Américain Alain Leroy Locke (1886-1954) ne devienne la « Midwife » de la Harlem Renaissance, il étudia à Oxford et à Berlin, voyageant entre Paris et Londres avant de devenir Professeur de philosophie à Howard University. Arrivé à Paris dès les années 1910-1920, Locke rencontra des Antillais qui allaient être des passeurs entre l'Europe noire et l'Amérique, voire entre l'Amérique et l'Afrique. Une « liance » au sens de Bolle de Bal, ou forte amitié s'installa (BOLLE DE BAL, 2003) entre Louis Thomas Achille, qui allait être son confrère entre 1931 et 1942 à Howard et René Maran. C'est en effet le Martiniquais Louis T. Achille (par ailleurs l'ex-beau-frère de Léon-Gontran Damas) qui a permis à Locke de rencontrer René Maran. C'est également par l'intermédiaire d'Achille que Locke assista au Salon des sœurs Nardal, à Clamart, et qu'il accompagna René Maran avec qui il découvrait le tout Paris, courant les expositions et les concerts. L'indéfectible amitié de Locke et Maran s'illustre par le fait que le Guyanais garda une photo de Locke sur sa cheminée dans son appartement de Paris (COOK, 1965). Grâce à Alain L. Locke, Maran publia quelques articles dans *Opportunity*, *The Crisis*, *The Negro World* and *The Chicago Defender* (IKONNE, 1979). Inversement, Locke signa des comptes rendus élogieux de *Batouala* dans *Opportunity*.

Autrement dit, après les nombreux reproches en France, Alain Leroy Locke accueille chaleureusement le romancier dépité. Bien que l'entraide entre les deux amis reste souvent oubliée (KOFFI CAIN, 2014 ; IKONNE, 1979 ; SMITH, 2008), l'hypothèse que Locke lui ait dû parler des *slave narratives*, souvent sous-titré « véritable » ou « authentique récit » de l'ex-esclave, est plausible. En quête d'un sous-titre explicatif pour un nom *afriphone*, c'est-à-dire à consonance distinctement africaine, Maran a pu s'inspirer du sous-titre où l'adjectif « véridique » est proche de « véritable ». Il étonne que la réédition chez Albin Michel ampute à nouveau le sous-titre que l'éditeur lui avait initialement suggéré

¹ André Gide défend sans ambages Conrad : « On a blâmé Conrad, dans *Le Typhon*, d'avoir escamoté le plus fort de la tempête. » (GIDE, 1927, p.27).

afin d'annoncer au lecteur la portée du roman. Prenons quelques exemples de ces sous-titres authentifiant le caractère véridique d'un récit autobiographique, et d'un genre qui va inaugurer une littérature africaine américaine. En 1789, Olaudah Equiano sortit *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African. Written by Himself*². Le titre donne en français *La véridique histoire, par lui-même, d'Olaudah Equiano: Africain, esclave aux Caraïbes, homme libre*. En 1845, Frederick Douglass publia *Autobiography of an ex-Slave. Written by Himself*³. Exception féminine, Harriet Jacobs publia *Incidents in the Life of a Slave Girl, Written by Herself*, 1861⁴ pendant que Nancy Prince livra avec *A Black Woman's Odyssey Through Russia. The Narrative of Nancy Prince*⁵, le récit véridique de sa pérégrination en Russie en tant que femme de couleur au XIX^e siècle. A chaque fois, le sous-titre accentue un récit à la première personne, et de ce fait, garantit l'authenticité en fondant une tradition littéraire proprement africaine américaine.

Dès lors, le sous-titre de *Batouala* se calque sur celui des *slave narratives* qui sont considérées comme le début d'une littérature émergente, celle de l'Amérique noire, avant l'abolition de l'esclavage (1865). En effet, en espagnol, le sous-titre comprend cette même mention : *Batouala: verdadera novela de negros*, traduit par J. Mâs, à Madrid, l'année d'après le Goncourt⁶.

L'ajout du sous-titre, à la demande de son éditeur Albin Michel, provient sans doute de la *liance* avec l'Alain Leroy Locke. Il surprend que cela n'ait pas été signalé, ni dans *The Practice of Diaspora*, de Brent Hayes Edwards, ni par d'autres critiques. Hayes Edwards ne fait aucun lien entre les *slave narratives*, alors que le genre est incontournable dans l'esprit de Locke. Lorsque Maran a été prié d'ajouter à un titre distinctement africain, *Batouala*, le sous-titre n'est donc pas seulement programmatique (EDWARDS, 2009, p.81-97) : il promet d'être aussi important que le récit qui cautionne un témoignage vrai sur une réalité ineffable. L'amitié entre les deux amis, l'un Américain, l'autre Français, résonne encore à travers leurs initiatives et audaces respectives. Locke dirigea une *Anthology*: « The New Negro » qui était une tribune antiségrégationniste publiée quatre ans après *Batouala*, et qui affiche distinctement « New ». A l'instar de l'exemple maranien,

² Voir Olaudah (1987, 1789).

³ Voir Douglass (1845).

⁴ Voir Jacobs (1861).

⁵ Voir Prince (1990).

⁶ Voir Maran (1922).

Locke s'engage à parler avec verve et sans fards d'un nouveau type d'Américain noir, et fier de l'être, aux Etats-Unis.

Par ce contact plus qu'amical avec Locke, Maran, le Guyano-Antillais, dresse un pont entre *The New Negro Movement* et la négritude dont il va vite être sacré « précurseur » par Senghor et Kesteloot (KESTELOOT, 1963, p.83-90). On ne saurait assez souligner cette dimension transatlantique de Maran, à un moment où la carence de liens et de contributions solides entre l'Afrique continentale et la Caraïbe, d'une part, entre celle-ci et l'Amérique, d'autre part, est manifeste (FABRE, 1975, p. 342). Maran et plus encore L. G. Damas (GYSSLS, 2016) est le *go between* entre la littérature anglo-africaine-américaine et l'Afrique diasporique francophone, entre les intellectuels d'origine africaine en Europe et ceux, anglophones, en Amérique. Quant au succès outre-Atlantique de *Batouala*, il a quelque chose d'ambigu (MANGEON, 2005) dans la mesure où c'est l'épiderme qui aurait été valorisé par les confrères américains, plus que le contenu du roman.

Réception dans la sphère néerlandophone

Aux Pays-Bas comme en Belgique, le français est encore très en vogue lorsque Maran gagna le Goncourt avec *Batouala*. Au premier quart du XX^e siècle, le français est la langue de l'aristocratie, de l'élite dirigeante qui s'intéresse à *Batouala* en tant que roman virulemment anticolonial. Puisqu'il met en question les fondements de la colonisation, il frappe les classes aisées, généralement (mais pas toutes) défenseuses de l'entreprise coloniale tout simplement parce qu'elles y trouvent leur profit. Bien qu'il n'y ait donc un besoin de traduction vers le néerlandais, il est normal qu'un Goncourt se voit tout de suite traduit dans une vingtaine de langues et c'est donc aussi le cas en Hollande et en Belgique.

Alors que les réactions à l'attribution du Goncourt à un écrivain noir étaient majoritairement positives, les opinions différaient quant à son contenu. Aux Pays-Bas, le poète et critique Jan Greshoff (1922, cité dans STEEMERS, 2019, p.227) se prononça négativement sur les qualités littéraires de *Batouala*, tout en se demandant si un roman écrit par un « Noir occidentalisé » pouvait prétendre à la qualification « authentique ». Tout autre était le jugement de Henri Borel⁷ qui, lui, loua les qualités littéraires de *Batouala*. De plus, Borel félicita le jury du Goncourt pour son courage : le prix de Maran était stratégique

⁷ Voir Borel (1922).

dans la mesure où il contribua à l'émancipation des écrivains noirs en France (BOREL, 1922, cité par VAN DE POEL, 2021). Autrement dit, le Goncourt permit l'avancement en France de la « question noire », là où, aux États-Unis, régna l'impasse totale quant à l'avancement de la « cause noire ». Pour couper court aux déclassements du lauréat par la presse parisienne, Borel hissa l'auteur guyano-antillais au rang de « Multatuli français », compliment sans égal qui remplit Maran d'orgueil. Or, ce compliment ne tombe pas du ciel: il s'explique par le fait que le traducteur belge, Lode Roelandt, était l'exégète attitré d'Eduard Douwes Dekker (1820-1887). Sous le nom de plume Multatuli, Douwes Dekker publia *Max Havelaar* (1860) pour dénoncer l'*indirect rule* des Javanais. Douwes Decker pourfendait la domination coloniale, similaire à celle dans l'Afrique Equatoriale Française (A.E.F.). Bien qu'il n'y eût pas d'esclavage proprement dit aux Indes néerlandaises, contrairement aux Indes occidentales (le Surinam, les îles Aruba, Bonaire, Curaçao et Saba, St. Eustache, St. Martin), l'oppression et l'humiliation y étaient extrêmes. Ces injustices étaient fort rarement dénoncées dans la presse d'époque et moins encore dans la fiction. Maran était le Multatuli pour cette Afrique subsaharienne, si inconnue sous les latitudes nordiques. Or, le côté polémique, l'accueil tumultueux du livre « scandaleux » ne s'est pas fait attendre une fois le roman primé traduit en néerlandais. Le scandale ne s'est pas calmé lorsque le traducteur néerlandais modifia le sous-titre. Celui-ci glisse de « véritable roman nègre » à [*Batouala*]. *Rauwe liefde*⁸ : « la passion brute, violente, sauvage ». De la sorte, l'annonce d'une fresque indécente était promise par Jan Feitsma qui crut que des passions débridées, des scènes rauques allaient plaire au public hollandais. Le côté primitif et sulfureux serait prisé, s'imagina le Hollandais. Lorsque parut *Batouala*, *Ruwe Liefde*, le roman s'est vite vu censuré pour immoralité ! Des copies ont été renvoyées à l'expéditeur, c'est-à-dire l'éditeur à Amsterdam. Dans un mémoire en ligne de l'Université d'Utrecht, j'apprends que Jan Feitsma se distingua par le choix de ses auteurs : des opposants aux Allemands, des anticoloniaux, des Caribéens même. Dans *Bezitters en overzetters* (« Occupants et passants »), C. Nooij présente Jan Feitsma comme traducteur de Jules Verne (NOOIJ, 2021, 47-48), mais davantage encore de résistants, de dissidents sous la Seconde Guerre. Voilà ce qui fait de lui un interprète engagé, contre l'oppression sous ses différentes formes, avec des sympathies anticolonialistes. Osons une hypothèse quant à cet ajout piquant de « ruwe liefde ».

⁸ Voir Maran (1928).

Il me semble que la nationalité importe parce que la Hollande était réputée moins prude que la Belgique, si bien que le traducteur hollandais pourrait en quelque sorte y aller plus librement, plus licencieusement.

Selon Katrien Lievois (2018), les traductions de *Batouala* et plus particulièrement celles vers le néerlandais, réservent quelques surprises. Lievois soumet à examen la version de Feitsma, plus « crue » que l'originale en ce qu'elle rehausserait explicitement la sexualité torride dans *Batouala*, amplifiant les scènes érotiques. Cependant, il me semble que ses exemples de cette exagération (qui portent encore plus préjudice à un Maran déjà inculpé d'avoir versé dans l'obscène) ne sont pas tous aussi convaincants. De surcroît, il y a confusion, me semble-t-il, entre « érotisme » et « sexualité ». Ainsi, si « des seins plats » (ce qui met l'accent sur une poitrine plate, soit le contraire d'une poitrine galbée) devient « een heerlijk paar borsten » (LIEVOIS, 2018, p. 110), c'est-à-dire « une délicieuse paire de seins », on assiste en effet à une description méliorative. L'adjectif « délicieux » et l'omission de « plats » mettent en relief l'attrait et le potentiel séducteur de la jeune Africaine. Or, son deuxième exemple (LIEVOIS, 2018, p. 111) va dans le sens opposé : à propos de « l'ardeur » des co-épouses de Bissibingui, le terme « ardeur » donne « toewijding », ce qui correspondrait en français à « attachement ». Ce terme sans connotation sexuelle, a en revanche une résonance mystique, ce qui rime difficilement avec la scène romanesque en question. Ce qui se passe ici est exactement le contraire, car « toewijding » (« attachement ») est moins fort que le terme original choisi par Maran. En effet, « ardeur » désigne passion amoureuse, vivacité, pulsion libidinale.

Il me semble que la traduction est inégale et que cette impression, on le verra, se confirme encore pour d'autres traductions de Maran en ma langue maternelle. De plus, il faudrait sans doute retraduire Maran, d'autant plus que j'ai pas pu mettre la main sur les traductions néerlandaises. Celles-ci semblent épuisées, ou pire, dissipées : un Centenaire n'en est-il pas souvent l'occasion ? De surcroît, on gagnerait à s'arrêter à la personnalité du second traducteur néerlandophone de Maran. Il s'agit du Flamand Lode Roelandt, pseudonyme pour Jos H. van Droogenbroeck (1902-1977). Son nom de plume est hautement symbolique : d'abord parce que Roelandt⁹ renvoie à la cloche

⁹ « De Stormclocke » (« horloge d'orage ») symbolise dans l'œuvre de Felix Timmermans l'alerte contre l'orage et l'ennemi (les forces oppressives). Son chant retentit sur les beffrois flamands. En 1876, Johan Destoop Klokke composa « Roeland » sur un texte d'Albrecht Rodenbach. « La Cloche des Flandres » ou « La Cloche de Gand ». « Clocke Roeland » est aujourd'hui la chanson de la ville de Gand qui évoque de fortes émotions en raison de nombreuses associations de liberté. Maran voua un culte admiratif pour le cousin d'Albrecht Rodenbach, Georges Rodenbach, l'auteur célèbre de *Bruges-la-morte* (1892).

éponyme du flamingant romantique Felix Timmermans (1886-1947) ; d'autre part, un symboliste belge, Georges Rodenbach (1855-1898) dont le cousin avait composé une chanson restée célèbre « Klokke Roelandt » (1877), en hommage aux héros gantois. Que le symboliste Georges Rodenbach ait retenu l'attention de René Maran est indéniable vu qu'il met en exergue dans le recueil *La Vie intérieure* la pensée de Georges Rodenbach : « Penser la même chose et ne pas se le dire », annonçant l'amour impossible, fil conducteur de la poésie maranienne (RODENBACH, 1912). Albrecht Rodenbach comme son cousin Georges symbolise paradoxalement l'esprit du « flamingantisme », c'est-à-dire l'esprit de fierté flamande à un moment où la domination francophone règne, en même temps que la revendication de la langue dans un pays où le flamand occupe à peu près la position du créole dans les îles. Le choix de « Roelandt » n'est pas anodin, même si les symbolistes belges sont francophones (pensons à Maeterlinck, à Verhaeren, à Elskamp et Van Lerberghe). Tous juraient par la langue française pour devenir célèbres.

Mais encore, il importe de rappeler que Roelandt avait connu Senghor, Césaire (Lievos ne mentionne pas Damas) et qu'il sympathisait avec les internationalistes et pacifistes comme Henri Barbusse, Romain Rolland, Paul Léautaud et François Mauriac. Après trois semaines de service militaire, Roelandt avait déserté l'armée lors de la Seconde Guerre, comme l'avait fait un autre Flamand pacifiste, proche de Romain Rolland, de Gide et de Damas : Frans Masereel. Ce dernier livra le frontispice pour le début de Damas, *Pigments*, et sans que je n'aie trouvé des signes d'affinité avec Gide, il faut souligner combien Masereel affectionnait par contre Romain Rolland (GYSSSELS, 2016). Le traducteur belge de Maran impressionne par sa liste d'auteurs traduits : il s'y ajoute notamment un Surinamien, que j'ai trouvé fort proche de son contemporain guyanais, Léon-Gontran Damas (GYSSSELS, 2012). Il s'agit d'Albert Helman, auteur de *Mijn aap schreit* (1929, *Mon singe pleure*)¹⁰. Néerlandophone, séparé de son confrère francophone L.G. Damas par la Ligne linguistique, Helman rêva de réunir ce qu'ils appelaient la « Mésoamérique » et « l'Amérind' », respectivement.

Autant Roelandt me fascine comme expert qui traduit du français en néerlandais et vice versa, autant il me déconcerte lorsqu'il traduit un second titre de Maran. En effet, le même Roelandt traduit *Le Livre de la brousse*¹¹ sous le titre *Kossi : de roman van een neger* (1940, « Kossi, le roman d'un Nègre »). Ce titre

¹⁰ Voir Helman (1966).

¹¹ Voir Maran (1944).

abrégé, je dirais même décalé, se rapproche dangereusement d'un roman décrété l'année même de 1921 d'« anti-Batouala » d'un certain Gaston Joseph. Il s'agit de *Koffi*, de la main d'un ancien colon du Congo qui est censé nous conter « la vraie histoire d'un noir ». Seule la double consonne *Koffi* différencie le titre de *Kossi*. Le roman est loin d'être un chef-d'œuvre, mais il a été préfacé par le Gouverneur Angoulvant qui déclara *Batouala*. Par contre, *Koffi* a été couronné par un Prix littéraire spécialement mis sur pied.

Roelandt a-t-il créé à dessein la confusion entre les deux titres ? Qui plus est, le titre court, « Koffi » connote, en néerlandais tout au moins, le racisme, puisque le « koffie » était ethno-zoologique, proche de « ca[f]fre » et du terme commun pour « koffie » (café, en français). Avant qu'on ne le connaisse comme prénom du dramaturge togolais Kossi Efoui ou encore dans le patronyme Koffi-Tessio, ici citée pour son article sur *Djogoni* (KOFFI-TESSIO, 2005), *Kossi* programme l'univers de la brousse, le primitif, l'homme-animal noir.

A cela s'ajoute que *Kossi : de roman van een neger* rend perplexe tout lecteur néerlandophone aujourd'hui : le caractère daté de la traduction pose problème ; avec le regard du lecteur du XXI^e siècle dans l'après BLM, le texte est totalement désuet, suranné. Dépourvue de la note paratextuelle nous informant du titre original, de même qu'il manque toute préface, la traduction *Kossi, het verhaal van een neger*, pullule d'exemples choquants. Roelandt hausse d'un cran l'animalisation des Africains qui sont systématiquement comparés à des chiens, à des mâles et femelles en rut. Cela donne : « Teef en reuf » (MARAN, 1941, p. 125) en rut bien que, contrairement à *Batouala*, certaines coutumes sauvages dont la circoncision aient disparu : « [...] de zonderlingste misschien wel was, dat het den mannen verboden was zich te laten besnijden, en den vrouwen, zich te laten *uitsnijden*. » (*sic*) (MARAN, 1941, p.41). Cette phrase donnerait : « Il était interdit que les hommes soient circoncis et que les femmes se laissent 'taillader' » (pour désigner la rituelle mutilation sexuelle). Avec le titre *Kossi*, Roelandt provoque-t-il à dessein l'association, si ce n'est la confusion avec *Koffi, roman vrai d'un Noir* de Gaston-Joseph (1922) ? Est-ce une façon de se venger de ce qu'un roman colonialiste s'est vu décerner un prix ? Induire en erreur le lecteur (belge) qui pense lire le roman de Gaston Joseph, cet « anti-Batouala » qui se vit décerner le premier « Grand Prix de la Littérature Coloniale », comme pour mieux démolir encore Maran ?

Avec le recul, on comprend à quel point l'auteur antillo-guyanais a dû se sentir attaqué par cette succession de faits accablants. *Le Livre de la brousse* sort en néerlandais, à nouveau sans préface indiquant d'éventuels « tuteurs », compagnons qui auraient endossé le rôle de maître ou d'amis : ni notice indiquant le titre

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

original, sur du papier chiffonné. Il est vrai que cette traduction sort pendant la disette de papier (1941), pendant que *Djouma* paraît après-guerre, 1943, sous le titre « L'âme de la jungle ». Si l'«[...] engouement pour Maran est plus important qu'ailleurs [qu'en France]» (LIEVOIS, 2018, p. 103), «[...] l'aire néerlandophone n'est pas véritablement enthousiaste » (LIEVOIS, 2018, p. 105), non plus. Au total, les réactions de la presse néerlandaise, à plus forte raison, indonésienne, au Goncourt en 1921 ne s'écartaient pas significativement de celles en France. La traduction néerlandaise provoqua en 1929 une forte division entre adversaires et défenseurs. Au vent de cette réception houleuse, Maran a dû rester toute sa vie tourmenté par la réception polémique de son premier roman. Dès lors, il décida d'amputer le sous-titre et la préface jugée litigieuse des traductions. On pourrait imaginer toutefois que les re-traductions et les rééditions, surtout si elles s'écartent de cent ans de l'année fatidique du « Goncourt malheureux », 1921, reprennent les deux éléments paratextuels (sous-titre, préface), voire prévoient une Introduction critique.

Le spectre conradien : Maran, entre Conrad et Gide

Tournons-nous à présent vers l'autre rive du Congo et vers le pays limitrophe de Brazza, pays que l'auteur de *Batouala* a exploré, ayant consulté aussi les récits de voyage et les fictions les concernant. Bien que le Congo belge ne soit pas nommé par l'auteur de *Heart of Darkness* (1899, 1901), bien que la nouvelle se déroule dans un lieu africain fictif, *Au cœur des ténèbres* a pu marquer l'auteur de *Batouala*. Lorsque Maran se désespère dans sa préface « Civilisation, civilisation », il fait écho à l'exclamation de Marlow à la fin de *Heart of Darkness* : « the horror, the horror » (CONRAD, 1997, p. 125). L'intertextualité en amont se décèle par les faits accablants que Conrad révéla dans le Congo du roi Léopold II. De surcroît, dans *Un homme pareil aux autres*, l'ami de Jean Veneuse s'appelle Charles Kurtz (avec Z). Au moment où Jean Veneuse se prépare à partir pour Matadi, il salue son meilleur ami qu'il doit laisser (contrairement au personnage conradien) en France :

Mes amis... pour l'instant, silencieux, ils se tiennent à mes côtés. A quoi peuvent-ils penser, Charles KURTZ, Gérard Alcan et sa charmante amie, la petite Simone, [...] devant le grand cercueil de ce paquebot qui attend l'absoute des voyages au long cours ? (MARAN, 1947, p. 16).

Ce patronyme Kurtz (avec Z à la fin) a une résonance germanophone assez surprenante qui retient étonnamment peu la critique attitrée. Pourtant, à la conférence de Berlin de 1876, « the scramble for Africa » consistait dans la ruée et partage rapaces des grandes nations européennes du continent africain : Allemands, Anglais, Français et Belges y étaient les partenaires les plus importants. Conrad fait assurément un clin-d'œil à cette grande patrie germanophone qui envoya ses topographes et explorateurs, et Maran le salue à sa manière lorsqu'il donne dans l'onomastique cet élément conradien. Bien que le Z tombe à la page suivante : « Adieu Gérard, Adieu Veneuse. Adieu Kurts (*sic*), Adieu Veneuse ! Bon voyage, puis de nouveau corrigé en : ' mon vieux Kurtz ' . » (MARAN, 1947, p. 17).

Il me plaît à y voir un écho ou palimpseste à *Au cœur des ténèbres* que tous les « Maraniens » manquent de prendre en compte : Maran comme Conrad s'aventurent dans le cœur des ténèbres. A cela s'ajoute le motif fluvial. A son tour, Jean Veneuse relate l'expédition hasardeuse, un peu comme le protagoniste conradien, Marlow, à la recherche de son ami Kurtz, perdu dans une mission reculée au fin fond de la jungle. Kurtz (allemand pour « court ») abrègera ses jours dans ce continent impénétrable, inassimilable... Tel est le but, le dessein de son aventure raccourcie dans l'Afrique redoutable par sa nature, ses indigènes, et leurs coutumes impénétrables :

Au bout de quelques jours, l'Expédition Eldorado s'en fut dans la jungle patiente qui se referma sur elle comme la mer sur un plongeur. Longtemps après, on apprit que tous les ânes étaient morts. J'ignore quel fut le sort des autres créatures de moindre valeur [...] J'étais alors assez excité à l'idée de rencontrer Kurtz sous peu. Quand je dis sous peu, c'est une façon de parler. Il s'écoula exactement deux mois entre le jour où nous quittâmes la crique et celui où nous atteignîmes la rive sous la station de Kurtz. (CONRAD, 1997, p. 65).

Le thème de l'aliénation, voire de la folie de l'Européen sous les Tropiques, soit sous l'effet décuplé de la fièvre, de l'indolence, de la gratuité coloniale, de la misère indigène, est capital, d'autant plus que l'empreinte conradienne sera indéniable pour un deuxième écrivain respecté de René Maran : André Gide.

Proche de Romain Rolland, cofondateur de *Présence Africaine* comme de la *Nouvelle Revue Française*, Gide ira voir les « avant-postes du progrès ». Son

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

*Voyage au Congo*¹² est d'ailleurs dédié à Conrad. Se met ainsi en place un rapport triangulaire, une *reliance* qui reconforte les auteurs incommodés par leur rapport à leur patrie, grande puissance coloniale qui pratique impunément spoliation, déculturation et dépossession sans frein sous prétexte d'apporter la civilisation... ce rapport de proximité d'abord entre Gide et Maran, tous deux envoûtés par Conrad, ensuite entre Maran et Conrad, met en place un rapport triangulaire de la plus haute importance dans l'histoire littéraire de transition (de l'ère coloniale à l'ère postcoloniale) (GYSSELS, 2018).

Lorsque Joseph Conrad fait l'objet d'un numéro thématique dans *Continents Manuscrits*, explorant le « paradigme conradien », on manque la moindre trace à Gide ou encore à Maran (LE LAY & ORBAN, 2018). « Interroger le paradigme conradien » ne soulève aucun parallélisme avec l'Afrique subsaharienne dépeinte par Maran, et plus particulièrement le Congo belge. Pourtant, le Polonais francophone Conrad a cheminé, mieux, navigué dans les mêmes eaux troubles que Gide et Simenon, on le verra. De surcroît, certains critiques trouvent chez Conrad un « exotisme acceptable » (HALEN, 2018, p. 10)¹³, là où celui de Maran a été sévèrement critiqué. Pour longtemps encore, en fait jusqu'au très médiatique Centenaire de *Batouala*, Maran n'intéressa pas grand monde, surtout aux Antilles et en Guyane. Seul le régime néo-libéral fait de l'auteur oublié la star du marketing littéraire.

Que Maran ait eu en Conrad un modèle, et que Gide ait ensuite été marqué par Conrad et Maran devient manifeste. L'estime qu'éprouve Maran pour Gide de son vivant est d'ailleurs réciproque, puisque Maran lui consacra un article élogieux, le seul que Maran ait publié de son vivant dans la prestigieuse revue-mère, *Présence Africaine*. Maran se reconnaît dans l'auteur du *Voyage au Congo*. Maran défend Gide pour avoir subi exactement le même procès de diffamation que lui. C'est son autoportrait que peint Maran dans « Gide et l'Afrique noire » :

À partir du moment où André Gide a mis sa rayonnante autorité et son humanisme au service d'une cause qui est celle de la liberté même, la France a senti qu'il était de son devoir de faire régner dorénavant, dans l'ensemble de ses possessions d'Outre-Mer, ce que l'auteur inconnu de la Légende de Guillaume d'Orange appelait « une justice juste » [...] le romancier

¹² Voir Gide (1927).

¹³ Article repris dans ledit numéro de *CM*, après les Actes d'un double Colloque tenu à Kinshasa et Bruxelles en 1996.

mondialement connu des *Faux-monnayeurs*, [...] répond[it] affirmativement à l'invitation que l'Afrique noire lui avait trente-trois ans auparavant adressée à Biskra, par les chants et les danses de quelques « grands nègres soudanais dont on avait coupé l'orteil en signe de servitude ». Voilà ce que l'Afrique doit à André Gide. (MARAN, 1948, p. 24-25).

Gide est l'« allié objectif » pour Maran (MALELA, 2008, p. 86). C'est encore Gide qui permet à Maran de livrer l'autoportrait de l'ethno-reporter, observe Boniface Mboussa :

Son autoportrait. En évoquant André Gide, René Maran médite son propre itinéraire [...] René Maran pense aussi à lui-même, en tant qu'ancien administrateur éclairé et humaniste. Pour lui, cet article est une façon de se situer dans le champ littéraire français, puisqu'il oppose la France de Gide à celle de Maurras, la France de Zola, défenseur de Dreyfus à celle de Barrès. La France de De Brazza, défenseur des opprimés - à qui, il consacra d'ailleurs une biographie - à celle des sociétés concessionnaires. (MONGO-MBOUSSA, 2013, p. 251).

C'est la troisième *reliance* qui m'importe dans un troisième temps. Absent des études académiques, à tort à mes yeux, le Belge francophone Georges Simenon a pu lire René Maran, en plus de Conrad, et de Gide avec qui il correspondait. Simenon n'a pas fait autant de bruit qu'Albert Londres ou André Gide avec son « retour d'Afrique », comme l'a bien vu Assouline (1996, 44-45, p. 510). Simenon chaussait pourtant des lunettes « panafricanistes » lorsqu'il s'exclame devant la décomposition des Empires coloniaux: « Qui, des Anglais, des Belges ou des Français, se fera mettre le premier à la porte de l'Afrique ? » (SIMENON apud DUMONT, 2003, p.5). L'on pourrait ajouter à cette série « Néerlandais (Afrique du Sud), Allemands (la Rhodésie, le Botswana, le Zimbabwe, le Cameroun) et Portugais (Cap Vert, Angola, Mozambique). » Fasciné par les deux Congo, le Congo français d'abord, avec *Le Coup de lune* (1932)¹⁴, le Congo belge ensuite, avec *Le Blanc à lunettes* (1937), Simenon situe certaines nouvelles, comme dans « Le Nègre s'est endormi », au Congo belge. Dans cet esprit, il prend soin d'expliquer le patois en paraphrasant « barza » : « sorte de véranda qui entoure complètement les maisons coloniales au Congo belge » (SIMENON, 1954, p. 123). Pour Dehont (2012), Simenon assure le raccord entre le colonial

¹⁴ Voir Simenon (1933).

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

et le postcolonial, héritier à son tour de *Heart of Darkness*. La descente du fleuve, la lente mais inexorable bascule en enfer comme l'inévitable pis-aller de l'aventure coloniale font écho à cette « lente remontée du fleuve », chères à André Gide et à Maran.

Ainsi, le chapitre deux du *Voyage au Congo* porte comme titre : « La lente remontée du fleuve » : « Nous longeons la rive belge d'assez près » (GIDE, 1927, p. 35). Simenon, pour sa part, écrit dans *Le Coup de lune* :

Il n'y eut plus que les deux berges, la forêt qu'on frôlait parfois à un mètre. Elle était faite d'arbres pittoresques, de palétuviers dont les racines sortaient de terre et atteignaient la hauteur d'un homme, de fromagers blafards, au tronc triangulaire, qui ne portaient de feuilles qu'à l'extrême sommet. Partout des lianes, des roseaux et, partout aussi, surtout, le silence que le bourdonnement régulier du moteur découpait comme une charrue. (SIMENON apud DUMONT, 2003, p.7).

En deuxième lieu, tous trois mettent en avant la décadence des Européens transplantés en Afrique. Leur déchéance morale atteint aussi le dominé, montre un Simenon d'après ses escales au Soudan et au Congo belge (ayant fait halte à Kinshasa, Port-Gentil, Libreville et Conakry). Il est clair que Simenon rejoint sur ce point Maran plus d'une fois déconcerté lors de ses escales :

Ils sont des millions et des millions [...] dans l'Afrique sans bornes qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts, sans jamais avoir eu l'idée de se demander s'ils sont heureux. Savent-ils seulement ce que cela veut dire ? [...]; c'est la tristesse de toute l'Afrique, des arbres, des fleuves, des bêtes, la tristesse qui se dégage même de la vue du continent monstrueux *sur une carte*. Les Blancs n'y sont pour rien ou plutôt ils en sont les victimes car, si les Noirs s'accommodent de cette passivité de bétail, les Européens en meurent. (SIMENON apud DUMONT, 2003, p.3, italique ajouté).

Dès lors, il ne saurait surprendre que le Belge a été rapproché d'André Gide, d'une part, de Conrad, de l'autre. Pour Patrick Wautelet, *Le Voyage au Congo* est une « chronique [...] parfois sociale et incisive » qui ne dépareillerait pas « dans un Simenon »¹⁵. De plus, Gide le complimenta pour *Le Coup de lune* : « Je viens de relire *Le Coup de lune* et puis témoigner en connaissance de cause de la

¹⁵ Voir Wautelet (2014).

prodigieuse exactitude de toutes vos notations, je reconnais tout, paysage et gens. (GIDE apud FALLOIS, 1961, p. 256).

Assouline confirme l'admiration gidienne pour Simenon (ASSOULINE, 1996, p. 976, Note 47).

Enfin, Simenon offre un tableau de mœurs décevant, un train de vie blâmable et qui rappelle par moments le roman maranien. Dans *45° à l'ombre*¹⁶, le voyage initiatique semble calqué sur celui de Maran dans *Un homme pareil aux autres*. Cette fois-ci, le protagoniste de Simenon quitte Bordeaux pour se rendre au Congo belge. Une fois en Afrique, d'escale en escale, il est de plus en plus déprimé par les scènes qu'il observe. Que ce soit la malchance des aventuriers, l'ivrognerie qui s'empare d'eux, l'enlèvement, la médiocrité morale, la menace d'une catastrophe, tout le fatigue. Nous sommes clairement dans l'univers conradien. Et comme Gide, le personnage a beau emporter sa bibliothèque pour se distraire et se consoler de la solitude, l'exacerbation le gagne à mesure qu'il observe les rives du Congo. Bref, la lassitude et la dépression le gagnent.

Ces fictions acerbes critiquent l'impérialisme et le colonialisme ; elles prédisent le déclin de l'Empire colonial, et ce à un moment où les Expositions coloniales tenues dans la métropole et ailleurs en Europe, devaient servir de propagande coloniale, et prouver le contraire. C'est vers la mort certaine que naviguent capitaine et équipage. *Un homme pareil aux autres* décrit le navire comme « cercueil » car il maintient la ségrégation forcée et diffuse le racisme le plus impitoyable parmi les passagers « bien » qui discutent sur les « Autres ». Ainsi, Veneuse se désole du tiraillement entre deux mondes, tant le comportement grossier de nombreux Blancs à bord l'exaspère, pendant que le sort des « Nègres », boys et domestiques, sur les steamers et les habitations, l'apitoie. Piquant détail, Simenon révèle que ces navires ne transportent pas que Noirs et Blancs, mais aussi des Asiatiques. Dans *45° à l'ombre*, rapproché d'un autre « classique », *Voyage au bout de la nuit* de L.F. Céline, l'on retrouve le climat torride et l'ennui mortifère :

Pour cadre le triple huis-clos d'un paquebot calamiteux, d'un salon des premières, et de la cabine moite d'un médecin de bord opiomane. Le personnel blanc de la colonie s'y décompose, non sans persécuter abominablement le plus pauvre d'entre eux. La mise en quarantaine du pauvre Huret entre Matadi et Bordeaux rappelle étrangement celle de Bardamu sur « l'Amiral-Bragueton », entre la France et l'Afrique, dans *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline. Un

¹⁶ Voir Simenon (1936).

groupe colonial homogène suspecte le marginal d'être un intellectuel et un poseur. Chez Céline, c'est « l'aveu biologique » d'une férocité sous « la fièvre ignoble des tropiques », narrée dans une langue parodique, hyperbolique, ironiquement grandiloquente. Chez Simenon, une écriture plate, neutre, sans métaphore, que l'on pourrait qualifier de pré-durassienne, enregistre un processus universel de dégradation: il se termine sur les propos incohérents du médecin colonial devenu fou: « Afrique... fric... n'en ai pas... papa... panpan... pentagone... Patagonie... [n.] Agonie » (p.89). Céline et Simenon parviennent l'un et l'autre à un effet d'oralisation et de déclasserment, et ils dénoncent les figures du roman colonial pour les retourner dans le discours rancunier, mais *véridique*, du petit blanc ! (LECARME, 1989, p. 182, italique ajouté)

Petit à petit, la *reliance* entre trois voix rarement rapprochées, se dessine : Conrad influant l'auteur de *Batouala* qui aurait encouragé Gide à écrire *Voyage au Congo* et *Retour du Tchad* ; enfin, Simenon ayant lu certainement Gide (et vice versa), mais aussi, pourquoi pas, comme tout romancier qui se respecte, le « Goncourt 1921 ».

Contours d'auteurs : Le parallèle L. G. Damas

A l'égard de son pays ancestral, Maran adopte donc l'esquive : être né à la Martinique ou en Guyane a moins d'importance que le lieu de l'éducation et de formation, la France métropolitaine. Au lieu de situer, comme le fait le Guyanais anglophone Wilson Harris (1985) dans *The Guyana Quartet* aux forts accents conradiens, l'action se déroulant dans « the Interior », Maran préfère comme cadre romanesque l'Afrique tribale, le Pérou, la France. Ambigu quant à son pays natal, il n'écrira pas son « Cahier d'un retour au pays natal » (CÉSAIRE, 1939). C'est que sa véritable patrie reste la France, ensuite la Martinique, l'Afrique... D'où un « héroïsme hésitant » (ROCHMANN, 2000, p. 111-117) qui s'explique par un « complexe de bagnard » : le troisième département n'est pas fier d'avoir été une Colonie pénitentiaire. Ensemble avec le complexe d'orphelin, le sentiment d'abandon parental, Maran (comme L. G. Damas) (GYSSSELS, 2022, p.240) contourne « l'Enfer vert ».

Lorsqu'il choisit le récit d'enfance, il le situe loin de la Caraïbe. *Le cœur serré* se déroule en partie en Amérique latine. Georges Lindre (alter ego de l'auteur et clin d'œil à l'Indre, département de France que Maran maintes fois traversa), passe sa petite enfance dans un internat sévère : la réclusion solitaire de Lindre

ressemble aux années de Maran, placé dans un lycée terne près de Bordeaux (MARAN, 1931, p. 123-124). Selon les termes de Fanon (1952, p.58), la « névrose d'abandon », la désolation revient dans *Un homme pareil aux autres* et rejaillit maintes fois dans sa poésie.

De la même façon que le Trinidadien C.L.R. James s'est saisi de la Révolution haïtienne pour dépeindre l'utopique libération de l'Afrique et de sa Caraïbe natale avec *The Black Jacobins* (1931), Maran a projeté son roman dans l'Afrique Equatoriale Française (A.E.F.), mais esquisse par-là parallèlement une ethnographie distante sous la coupe de la France : la Guyane française. C'est ce que Paul P. Miller argumente dans « Remoteness and Proximity : The Parallel Ethnographies of Alejo Carpentier and René Maran » et il cite l'historien trinidadien: « What I had in mind when I wrote this book ? I had in mind the writing about the San Domingo Revolution as the preparation for the revolution that [George Padmore and I] had in mind. » (MILLER, 2012, p.1).

Le même peut être dit à propos de *Batouala* et *Un homme pareil aux autres* : la vie tribale dans l'Oubangui-Chari, l'ennui dans la jungle, « l'atonie de la vie », pour parler avec le narrateur de *L'Avant-poste du progrès* (CONRAD, 1997, p. 58), l'atavisme (mot fréquemment employé dans *Djogomi. Eaux fortes* (1910-12)), « l'indolence » (dans *Retour de Guyane* de L. G. DAMAS (2003)) auraient pu être celle de l'Intérieur de l'Amazonie.

Dès lors, le poète-politicien Damas ressemble à Maran par la double mésaventure. Toutes proportions gardées, n'a-t-il pas essuyé à son tour une double défaite double ? D'abord, avec *Pigments*¹⁷, ensuite avec *Retour de Guyane*, le poète ombragé par Senghor et Césaire calque son titre sur des « tuteurs ». D'abord, André Gide qui publia *Retour du Tchad* (1928)¹⁸, ensuite Robert Desnos, son préfacer dont à nouveau il calque un titre : « Mine de rien », pour son dernier recueil, paru à titre posthume sous un autre titre, fixé par l'ayant droit : *Dernière escale*. Ce genre d'opérations relève des « mystifications littéraires » (FINNE, 2010). Il devient possible de penser que Damas, intimidé par « l'affaire Maran », averti de la vilénie de la critique littéraire, se soit tourné vers des genres moins narcissiques. L'auteur de deux anthologies, *Latitudes...*(1947) et *Nouvelle Poésie nègre* (1966) n'a pas connu un franc succès (GYSSSELS, 2018). Le poète L. G. Damas dont Maran défendait le courage absolu dans *Retour de Guyane*, brûlot saisi par les autorités françaises, rehausse dans sa première *Anthologie* Maran, incluant neuf poèmes et il le présente comme suit:

¹⁷ Voir Damas (1972).

¹⁸ Voir Gide (1928).

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

Nourri des plus délicates sentimentalités René Maran, le poète de « la Maison du bonheur » (Verhaeren), de « la Vie intérieure » (?), du « Visage calme » et des « Belles images », se réclame quant au sentiment de son message, de Marc Aurèle et de Renan. Sa pensée grave, sérieuse, toujours nette et franche, est soutenue de vers savamment, habilement construits à la parnassienne. (DAMAS, 1947, p. 163).

Député de l'outre-mer (1948-1951), il dénonça ensuite courageusement le tumulte autour du roman). Il est licite de penser que le tollé autour de la préface de *Batouala* ait conduit Damas à faire profil bas. Distributeur de la revue *L'Étudiant noir*, il se garda de jouer un rôle de premier plan et d'élire un préfacer, ou à défaut de préfacer lui-même. Un an après *Latitudes françaises*, Senghor finalise sa *Nouvelle poésie nègre et malgache*, avec la préface célèbre de Sartre. L'incipit d'« Orphée noir » nous rappelle l'indignation de Maran:

Que votre voix s'élève ! Il faut que vous aidiez ceux qui disent les choses telles qu'elles sont, non telles qu'on voudrait qu'elles fussent.. Je vous dirai qu'en certaines régions, de malheureux nègres ont été obligés de vendre leurs femmes à un prix variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs la pièce ... la vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins, on n'en parlerait plus. Elle avilit peu à peu. (MARAN, 1921, p.13).

Dans son incipit, Sartre clame haut et fort que le lecteur se réalise combien la France coloniale a été injuste avec les colonisés (SARTRE, 1948). Son injonction résonne avec celle de Maran, plus d'un quart de siècle avant.

Au cœur du Congo belge

En Belgique, Maran connut une réhabilitation toute relative au cœur de « l'Académie de langue et de culture française », à Bruxelles. C'est Edmond Menzel qui le 8 mai 1953 prononça à « l'Académie Internationale de la Culture », ce bel éloge :

Après une parturition de 27 ans, vous avez republié en version définitive *Batouala*. Songez au nombre de romanciers qui, portés aux nues par le « Goncourt », sont d'ores et déjà enterrés vivants. Nombreux sont-ils, les

lauréats des mille prix littéraires annuels à qui l'on pourrait, sans indécence, appliquer le fameux vers de Virgile : « rari nantes in gurgite vasto », vous êtes, Monsieur, un de ces rares qui surnagent le vaste abîme. (ONANA, 2007, p. 147-148).

Maran prend ensuite la parole, et en profite pour rappeler aux Belges un vaste rappel de l'Histoire française (rappelant ses déboires avec la Gestapo, puis remontant loin en arrière, appelant les croisades les « guerres coloniales du Moyen Age »). Enumérant les grands hommes de la République issus de la Guyane (Gaston Monnerville), des Antilles et de l'Afrique (René Boisneuf, Gratien Candace, Blaise Diagne, M Lémery...), il souligne que plusieurs d'eux sont devenus écrivains comme Gilbert Gratiant et Emmanuel Flavin Léopold, agrégés d'anglais. Dans son discours de Bruxelles, Menzel nomme les amis de Maran : « L. S. Senghor et Aimé Césaire » qui ont été étudiants à l'École Normale Supérieure où sont passés Bergson, André Suarès et Romain Rolland, Charles Péguy et Giraudoux, Jean-Paul Sartre et Albert Camus. Il finit par évoquer aussi *Présence Africaine* avec le patronat d'André Gide, Paul Rivet, Théodore Monot, P. Hazoumé, Richard Wright, J. P. Sartre, Michel Leiris et A. Camus. Enfin, Maran prend congé de son audience» que Maran et lui ont été collègues au Congo (belge) et qu'il admire *Batouala*. Mais il s'attarde aussi longuement sur *Un cœur serré* dont il reconnaît l'audace. Ensuite, Maran prit la parole en citant, admiratif des symbolistes français, le Gantois Charles Van Lerberghe.

Que *Batouala* ait dérangé autant, sinon plus encore par la « profanation » de rites barbares, que Maran ait rajouté à la liste des griefs à l'adresse des colons plusieurs facettes troublantes du monde tribal, reste la plupart du temps « silencieux ». Pourtant, il reste le premier à s'être insurgé contre la MSF (Mutilation Sexuelle Féminine) avant le Kényan Ngugi Wa Thiongo dans *Petals of Blood*, un demi-siècle plus tard (1977) ou l'Africaine Américaine Alice Walker dans *The Secret of Joy* (1992). Qui pis est, ils ne connaissent ni *Batouala*, le premier à l'avoir dénoncée, ni « Pohirro », nouvelle qui dévoile l'inceste en milieu traditionnel africain.

Goncourt malheureux, « womanist » avant la lettre, briseur de tabous, Maran n'a pas beaucoup impressionné le mitan martiniquais. De Glissant à Chamoiseau que je cite en exergue, une *déliance* se manifeste : le fait est que les hommes de lettres du troisième département n'ont pas retenu beaucoup l'attention qu'ils méritaient, de Maran à Damas (GYSSSELS, 2016). Voilà ce qui interpelle. L'histoire littéraire des « vieilles colonies d'Amérique » reste à

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

rectifier. Comme le souligne Christopher L. Miller *dans The Surreptitious Speech*, le rôle de *Présence Africaine* est de « mainstreaming » la littérature afrodiasporique (MILLER, 1992, p. 427), si bien que l'ombrage fait aux Guyanais requiert une réparation symbolique, en cette année du Centenaire de *Batouala*. Retraduire le Goncourt, comme il arrive souvent pour des anniversaires symboliques, n'a pas été à l'agenda de l'éditeur, ni des critiques prétendument spécialistes de l'œuvre.

TRANSATLANTIC RECIPROCITY, RECEPTION IN DUTCH-SPEAKING AREAS, RELIANCE, AND DELIANCE AROUND BATOUALA

ABSTRACT: *In this article, I start by recalling the friendship between Alain Leroy Locke and René Maran in order to better understand the subtitle – “véridique histoire nègre” – of his Goncourt Prize winning first novel. Translated into Dutch, Batouala had two translators, a Dutch and a Belgian, with a slightly different impact. I also show how Maran has been impacted by the author of “Heart of Darkness”, while also André Gide (who knew Maran well) also pays tribute to Conrad. Finally, I show how Maran has been rehabilitated in Belgium. First, he was admitted to the “Académie de langue et culture françaises”, and second, the fiction by George Simenon echoes several of both Maran's and Conrad's powerful fictions on the “coeur des ténèbres”.*

KEYWORDS: *Harlem Renaissance. Slave narratives. Subtitles. Reception in Dutch-speaking countries. Belgian echoes. Liance. Reliance. Déliance.*

RÉFÉRENCES

ASSOULINE, P, **Simenon**. Paris : Gallimard, 1996.

BOLLE DE BAL, M. Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques. **Sociétés**, Paris, v. 80, p. 99-131, 2003. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-societes-2003-2-page-99.htm>> . Consulté le : 14 Juin 2021.

BOREL, H. Fransche koloniale literatuur. **Het Vaderland: Staat- en letterkundig nieuwsblad**, Haia, 25 May 1922. p.1. Disponible sur : <<http://resolver.kb.nl/resolve?urn=ddd:010007910:mpeg21:a0100>> . Consulté le : 14 Juin 2021.

CHAMOISEAU, P. Patrick Chamoiseau : l'imaginaire de la diversité. dec. 1993. Entrevue réalisée par Michel Peterson. **Nuit blanche**, Québec, n.54, p. 44-47, dec. 1993.

CONRAD, J. **Heart of Darkness**. Au cœur des ténèbres, Un avant-poste du progrès. Traduit par Odette Lamolle. Postface S. Monod Cook. Paris : Autrement, 1997.

Kathleen Gyssels

COOK, M. Journal présenté par Mercer Cook. In : HOMMAGE À RENÉ MARAN. Paris : Présence Africaine, 1965. p. 289-305.

DAMAS, L.G. **Retour de Guyane**. Paris : J.M. Place, 2003.

DAMAS, L.G. **Pigments, Névralgies**. Paris : Présence Africaine, 1972.

DAMAS, L.G. **Latitudes françaises. Poètes d'expression française (1900-1945)**. Afrique noire, Madagascar, Réunion, Guadeloupe, Martinique, Indochine. Paris : Seuil. 1947.

DEHONT, C. **Des surhommes et des hommes. Regards croisés des stéréotypes à propos de l'Afrique et de l'Africain** : de la littérature belge à la littérature congolaise. 2012. 276f. Thèse (Doctorat en études littéraires) - Université de Laval, Faculté des études supérieures et postdoctorales, Québec, 2012.

DOUGLAS, F. **Autobiography of an ex-Slave**: written by Himself. Boston: Anti-Slavery Office, 1845.

DUMONT, G. -H. Georges Simenon et l'Afrique. **Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises**, tome LXXXI, n.3-4, p. 149-158, 2003. Communication décembre 2003. Disponible sur : <<https://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/dumont131203.pdf>>. Consulté le : 2 juin 2021.

EDWARDS, B. H. **The Practice of Diaspora. Literature, Translation, and the Rise of Black Internationalism**. Boston: Harvard University Press, 2009.

FABRE, M. René Maran, *The New Negro* and Negritude. **Phylon**, Atlanta, v. 36, n.3, p. 340-351, 1975. Disponible sur : <www.jstor.org/stable/274397>. Consulté le : 14 Juin 2021.

FALLOIS, B. de. **Simenon**. Paris : Gallimard, 1961.

FANON, F. **Peau noire, masques blancs**. Paris : Gallimard, 1952.

GASTON-JOSEPH. **Koffi roman vrai d'un noir**. Paris: Éditions du Monde Nouveau, 1922.

GIDE, A. **Retour du Tchad**. Paris : Gallimard, 1928.

GIDE, A. **Voyage au Congo**. Paris : Gallimard, 1927.

GYSSLS, K. L'Ancêtre Oyapock dans 'Hoofden van de Oayapock!' (Albert Helman) et 'Black-Label' (Léon-Gontran Damas). In : CLAVARON, Y. ; MOURA, J.-M. (Ed.). **Les Empires de l'Atlantique XIXe -XXIe siècles : figures de l'autorité impériale dans les lettres d'expression européenne de l'espace atlantique**. Paris : Les Perséides, 2012. p.197-210.

GYSSLS, K. **Mine de riens : Léon-Gontran Damas, le passant intégral**. Caen : Ed. Passage (s), 2022.

GYSSLS K. Retrospective on Léon Gontran-Damas: anthologies, ontologies, and hauntologies: resurrecting Léon Gontron-Damas. **Palimpsest**, v. 7, n.1, p. 2-10, 2018.

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

GYSELS, K. **Black-Label ou les déboires de L.G Damas**. Caen: Ed. Passage (s), 2016.

GYSELS, K. L'ancêtre Oayapock dans 'Hoofden van de Oayapock!' (Albert Helman) et 'Black-Label' (Léon Gontran Damas). In : CLAVARON, Y. **Les empires de l'atlantique, 19e-21e siècles** : figures de l'autorité impériale dans les lettres d'expression européenne de l'espace Atlantique. Bécherel : Les Perséides, 2012. p. 197-210.

HALEN, P. À propos de la tradition conradienne du *Cœur des ténèbres* comme archive internationale. **Continents Manuscrits**, v. 11, 2018. Disponible sur: <<http://journals.openedition.org/coma/2953>>. Consulté le : 19 avril 2019.

HELMAN, A. **Mijn aap schreit / Het euvel Gods**. Utrecht: Querido / Salamander, 1966.

IKONNE, C. René Maran and The New Negro. **Colby Library Quarterly**, Waterville, v.15, n.4, p. 224-239, 1979.

JACOBS, H. **Incidents in the life of a slave girl, written by herself**. Boston: L. Maria Child, 1861. The Classic Slave Narratives. Disponible sur : <<https://www.gutenberg.org/ebooks/11030>>. Consulté le : 19 avril 2019.

KESTELOOT, L. **Ecrivains noirs de langue française**. Bruxelles: VUB, 1963.

KOFFI CAIN, R. **Alain Leroy Locke**: Race, Culture, and the Education of African American Adults. New York: Rodopi, 2003.

KOFFI-TESSO, H. '*Djogoni*, le roman d'un Métis' ou l'inanité de la mission civilisatrice. **Francofonie**, Cádiz, v. 14, p. 39-62, 2005.

HARRIS, W. **The Guyana Quartet**. London: Faber and Faber, 1985.

LA BIOGRAPHIE d'Alain LeRoy Locke remporte le National Book Award 2018 aux Etats-Unis. **Louis Thomas Achille**, nov. 2018. <<https://louisthomasachille.com/histoire/la-biographie-dalain-leroy-locke-remporte-le-national-book-award-2018-aux-etats-unis>>. Consulté le: 14 juin 2021.

LE LAY, M., ORBAN, J.P. Interroger le paradigme conradien. **Continents Manuscrits**, v.11, 2018. Disponible sur : <<http://journals.openedition.org/coma/2961>>. Consulté le 19 avril 2019.

LECARME, J. Les romans coloniaux de Simenon. **Textyles**. v. 6, p.179-189, 1989. Disponible sur: <<http://journals.openedition.org/textyles/1770>>. Consulté le 1^{er} oct 2021.

LIEVOIS, K. Traduire René Maran: Véritable roman nègre ou passion brute ? **Interculturel Francophonie**, v. 33, p.101-24, 2018.

MALELA, B. René Maran ou le syndrome de Vénéuse (sic). In : MALELA, B. **Les Écrivains afro-antillais à Paris (1920-1960). Stratégies et postures identitaires**. Paris : Karthala, 2008. p.27-99. Disponible sur : <<https://www.cairn>.

Kathleen Gyssels

info/les-ecrivains-afro-antillais-a-paris-1920-1960--9782845869790-page-27.htm > . Consulté le 1^{er} oct 2021.

MANGEON, A. La réception littéraire et politique de René Maran par l'Amérique noire. **Francofonía**, Cádiz, v. 14, p. 87-99, 2005.

MARAN, R. Gide et l'Afrique noire, **Présence Africaine**, n.5, p.739-748, 1948. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-2013-1-page-245.html>> . Consulté le 2 juin 2021.

MARAN, R. **Un homme pareil aux autres**. Paris : Éditions Arc-en-ciel, 1947.

MARAN, R. **Le livre de la brousse, et Bêtes de la brousse**. Traduit comme *Kossi. De roman van een neger*. Traduit par Lode Roelandt. Bruxelles : S/E, 1944.

MARAN, R. **Kossi**. De roman van een neger. Traduction Lode Roelandt. Bruxelles, F. van Belle, 1941.

MARAN, R. **Le Cœur serré**. Paris : Albin Michel, 1931.

MARAN, R. **Batouala. Rauwe liefde**. Traduction Jan Feitsma. Amsterdam: De Mulder, 1928.

MARAN, R. **Batouala**: verdadera novela de negros. Traduit en espagnol par Màs, J. Madrid : Sanz Calleja Editores, 1922.

MARAN, R. **Batouala**. Paris : Imprimerie Gambert, 1921.

MILLER, P. B. Remoteness and Proximity: The Parallel Ethnographies of Alejo Carpentier and René Maran, **Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures**, v. 66, n.1, p.1-15, 2012. Disponible sur: <[10.1080/00397709.2012.654101](https://doi.org/10.1080/00397709.2012.654101)> . Consulté le 18 juillet 2021.

MONGO-MBOUSSA, B. René Maran, Léopold Sédar Senghor : une relecture. **Présence Africaine**, n.187-188, p.245-251, 2013. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-2013-1-page-245.htm>> . Consulté le 2 juin 2021.

NOOIJ, C. **Bezitters en overzetters Een sociologisch onderzoek naar vertalingen in Nederland ten tijde van de Duitse bezetting (1940-1945)**. 2021. 83f. Mémoire - Universiteit Utrecht, Faculty of Humanities, 2021. Disponible sur: <<http://dspace.library.uu.nl/handle/1874/401316>> . Consulté le 5 mai 2021.

OLAUDAH, E. **La Véridique histoire, par lui-même, d'Olaudah Equiano**. Introd. abrégée de Paul Edwards. Paris : Éditions Caribéennes, 1987.

OLAUDAH, E. **The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African. Written by Himself**. London : The Author, 1789. 2v.

ONANA, C. **René Maran, le premier Goncourt noir, 1887-1960**. Paris : Ed Duboiris, 2007.

Réciprocité transatlantique, réception néerlandophone, reliances et déliances [...]

VAN DER POEL, I. De Franse Multatuli, **Groene Amsterdammer**, 5 mei 2021. Disponible sur : <<https://www.groene.nl/artikel/de-franse-multatuli>>. Consulté le 5 mai 2021.

SMITH, A. René Maran's *Batouala* and the Prix-Goncourt. **Black Studies**, v.4, p.1-19, 2008. Disponible sur : <<https://scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1023&context=cibs>>. Consulté le 2 juin 2020.

PRINCE, N. A **Black woman's odyssey through Russia and Jamaica**: the narrative of Nancy Prince. Introduction by Ronald G. Walters. New York : M. Wiener Pub, 1990.

ROCHMANN, M. -C. Un héroïsme hésitant. In : ROCHMANN, M. -C. **L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise. Sur la déclive du morne**. Paris : Karthala, 2000. p. 111-171. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/l-esclave-fugitif-dans-la-litterature-antillaise--9782865379859-page-111.htm>>. Consulté le 5 mai 2021.

RODENBACH, G. **La Vie intérieure**. Paris : Beffroi, 1912.

SARTRE, J. P. Orphée noir. In : SENGHOR, L. S. **Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache**. Paris : PUF, 1948. p.IX-XLIV.

SIMENON, G. **Le Bateau d'Emile. Nouvelles**. Paris : Gallimard, 1954.

SIMENON, G. **45° à l'ombre**. Paris : Gallimard, 1936.

SIMENON, G. **Le Coup de lune**. Paris : Fayard, 1933.

STEEMERS, V. Appropriation Across Borders of a Controversial Novel: Transnational Reception of René Maran's *Batouala*. **Research in African Literatures**, Bloomington, v. 50, n.2, p. 219-237, Summer, 2019.

WAUTELET, P. A. G. André Gide, Voyage au Congo. **Magazine Culturel de l'Université de Liège**. Été 2014. Disponible sur : <https://culture.uliege.be/jcms/c_1536819/fr/andre-gide-voyage-au-congo>. Consulté le 6 juin 2020.

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

ALLEN, S. **René Maran's Batouala Jazz-Text**. London: Peter Lang, 2015.

ACHEBE, C. An Image of Africa : Racism in Conrad's *Heart of Darkness*. **Massachusetts Review**, Boston, v. 18, p. 782-794, 1977.

ARON, P. *L'Œil de l'autre*. Actes des colloques de Kinshasa (9 et 10 juin 1996) et de Bruxelles (1^{er} et 2 décembre 1996). **Textyles**, n. 21, 2002. Disponible sur : <<http://journals.openedition.org/textyles/1487>>. Consulté le 14 juin 2021.

DUROSAY, D. Les images du Voyage au Congo: l'œil d'Allégret. **Bulletin des Amis d'André Gide**, Metz, v. 15, n. 73, p. 57-81, 1987. Disponible sur : <www.jstor.org/stable/44814513>. Consulté le : 2 juin 2021.

Kathleen Gyssels

FABRE, M. René Maran, trait d'union entre deux négritudes. **Négritude africaine, Négritude caraïbe**. Paris : Editions de la Francité, 1973. p. 55-60.

FINNE, J. **Mystifications littéraires**. Paris: J. Corti, 2010.

GYSSLS, K. Du paratexte pictural dans Un plat de porc au paratexte sériel dans Ecrire en pays dominé. **French Literature Series**, Columbia, v 29, p. 197-213, 2002.

HALEN, P. Stanley et Conrad, paradigmes de deux traditions discursives sur l'Afrique centrale. In : QUAGHEBEUR, M. (Ed.). **L'Oeil de l'Autre** : Actes du Colloque. Bruxelles : Celibeco, 1998. p.63-89.

IRELE, A. Du roman colonial au roman francophone postcolonial. René Maran, le précurseur. In : MCDONALD ; C. SULEIMAN, S. R. **French Global, Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire**. Paris: Classiques Garnier, 2014. p. 427-446.

MARAN, R. **Nouvelles africaines et françaises** : inédites et inconnues. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, 2018.

MOURALIS, B. René Maran et le monde antique : du lyrisme élégiaque au stoïcisme. **Présence Africaine**. v.187/188, p. 183–196, 2013. Disponible sur : < www.jstor.org/stable/24430889 >. Consulté le : 18 juillet 2021.

RODENBACH, G., **La Maison du bonheur**. Paris : Beffroi, 1909.

SCHNAUDER, L. **Free Will and Determinism in Joseph Conrad's Major Novels**. New York: Rodopi: 2009.

SIMENON, G. **Le Testament Donadieu**. Paris : Presses de la Cité, 1992.

SINDA, T. *Batouala* de René Maran ou le livre-phare de la Négritude. **Phrétique**. v.53, p. 75-78, Eté 1990.

TOBE L.; ASAAH, A. (Ed.). **Empathy and Rage: Female Genital Mutilation in African Literature**. Banbury, U.K.: Ayeibia Clarke Publishing Ltd., 2009.

TWAIN, M. **Le Soliloque du roi Léopold**. Bruxelles : Jacques Antoine éd., 1987.

WA THIONGO, N. **The River in Between**. London: Heineman, 1977.

ZABUS, C. Maran Among the Anthropologists: The Banda Rituals of Circumcision and Excision in *Batouala*. **Etudes Caribéennes**, Spring 2022. N° spécial sous la dir. K. Gyssels.

